

ETC



Christine Davis
Cleave

Mireille Perron

Numéro 6, hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36337ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

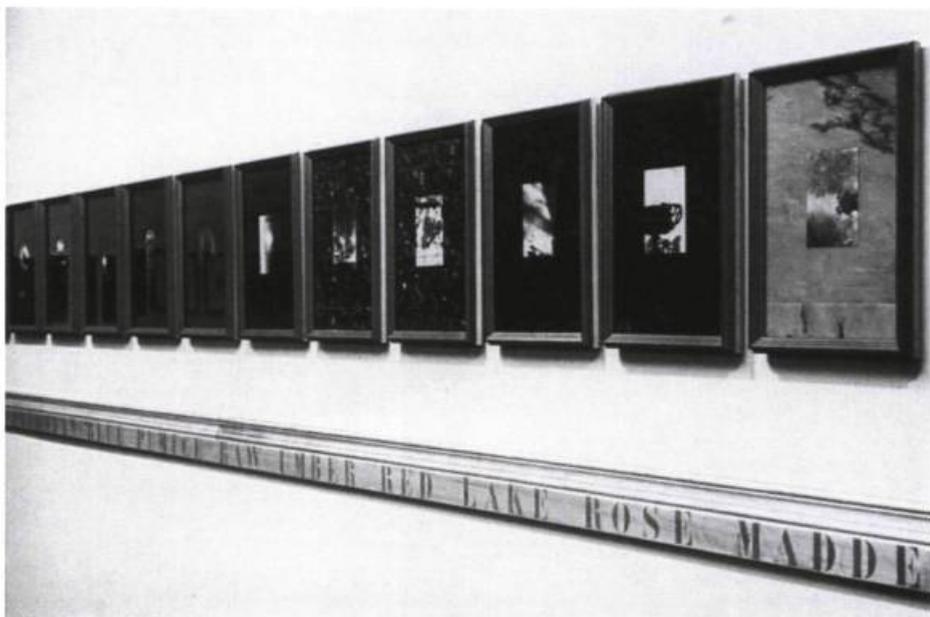
1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perron, M. (1988). Compte rendu de [Christine Davis : *Cleave*]. *ETC*, (6), 54–55.

Christine Davis Cleave



Christine Davis, *Cleave*
(vue partielle de l'installation), 1987.
Photo : Peter MacCallum

54

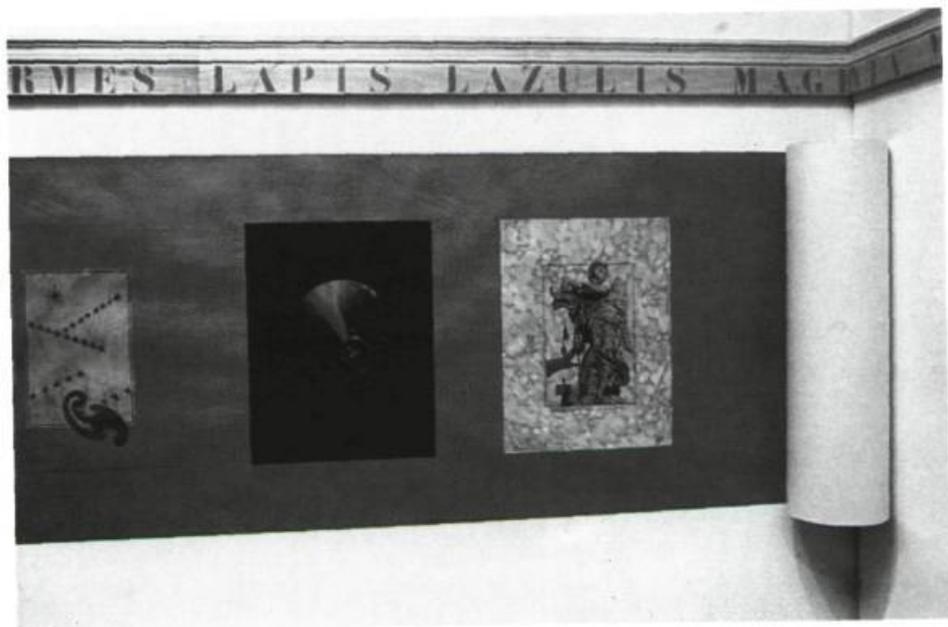
Cleave, installation de Christine Davis, galerie Powerhouse, du 3 au 25 septembre 1988 — ALIZAREN, CRIMSON, AUREOLIN, AZURE, BITUMEN, SIENNA, BYSTANTIUM... A la hauteur des yeux, une mouleure parcourt les murs de la galerie, les noms exotiques de couleurs défilent. Au-dessus de cette frise de mots, cinquante-six cadres dorés, qui ont à l'origine un livre d'artiste, «L'histoire souple (ou une maille à l'endroit, une maille à l'envers)», invitent le regard. A l'instar de la mouleure où les noms se succèdent, la photographie, le verre, le marbre, le plomb, la soie, le granite, l'acier et de délicates gravures à l'acide, comme les échos de voix multiples, conviennent à une rhapsodie exaltée. Christine Davis tisse l'Histoire en une étoffe souple qui enveloppe le regard.

Au niveau iconographique, cette succession de petits tableaux explore le célèbre cimetière du Père Lachaise. Avec une ironie non voilée, certains Parisiens vous diront de ce champ de repos qu'il abrite tous les gens de gauche. Pourtant, du cimetière, on ne reconnaît aisément que quelques vasques et monuments funéraires (les mailles à l'endroit). La majorité des images de cette histoire malléable consiste, en fait, en photographies de nuages, d'arbres, d'eau, d'ombres, de drapés et de corps (les mailles à l'envers). L'atmosphère générale et la mémoire du lieu sont

évoquées. Le cimetière se trouve autant cité par la présence des matériaux (marbre, granit, satin noir) que par les clichés photographiques. La photographie ne se subordonne pas au désir de nommer le lieu mais plutôt au plaisir d'en dresser la topologie.

Le passage de l'épreuve photographique à la référence, du corporel à l'incorporel, met en évidence que le voyage au cimetière du Père Lachaise passe moins par le degré de ressemblance avec l'Original que par la reconnaissance du travail artistique de Christine Davis. De manière paradoxale, l'artiste entretient la notion d'immatérialité par le biais des matériaux. Davis calque le fonctionnement du cimetière où l'absence du corps est souligné par le monument au corps. Le caractère éphémère de l'installation, ici le mode privilégié de présentation, soutient avec intelligence le paradoxe de l'absence montrée du doigt. Le travail sur la répétition, en écho avec l'alignement des tombes, fait voir la différence entre le sacré, le profane et l'idéal. Les photographies jouent et tournent autour de l'image de la nature, ultime image de l'Idéal.

En dialogue avec le poème visuel, des mots s'inscrivent à la surface des vitres des petits tableaux dorés. «...And what — what — Shall we wear...» Comme des uniformes qu'on enfile tout à tour, la photographie, le texte et les éléments sculpturaux nécessitent des stratégies de lecture variées. La notion même de présence se trouve démultipliée par cette accumulation de différents niveaux d'analyse.



Christine Davis, *Cleave*
 (vue partielle de l'installation), 1987.
 Superficie totale : 1 600 pi² Photo : Peter MacCallum

FLORENTINE, INDIGO, NAPLES, SEPIA, TERRA, ROSA, VERDIGRIS, VERMILLION... Sous la moulure, un long parchemin rosé re(trace) le décalage entre l'image sacrée et profane. Des diagrammes, extraits de *L'encyclopédie* de Diderot, illustrent des outils techniques et laissent présager du développement du savoir et de sa classification. Des gravures expliquent les diverses parties d'un chevalet de peintre et d'une plume à dessin. D'autres croquis examinent des systèmes de poulies conçus pour soulever d'immenses blocs de pierre de taille. Des images de vénus et d'anges s'ajoutent à de jolis papiers peints et fragments de tapisserie pour compléter cette encyclopédie révisée. Ces corps sacralisés de femmes, tout en passant en revue la logique traditionnelle de la représentation, arrêtent le regard sur la problématique du traitement du corps féminin.

Avec acuité, le long parchemin illustré redéfinit aussi l'ornementation comme un dispositif de représentation qui a plus de pouvoir qu'on ne le laisse souvent entendre. *Cleave* permet, entre autres, une relecture de l'ornement comme valeur d'identification, comme facteur de classification. L'installation présente l'ornement comme un mot et le mot comme un ornement. L'ornement nomme le mur comme le mot son référent. Le décoratif exacerbe le sentiment d'ambiguïté et d'insatisfaction ressenti lorsqu'on se contente d'identifier les objets dans les images au lieu de ressentir leurs effets. La juxtaposition des images,

sur ce long parchemin de papier peint, positionne le spectateur ou la spectatrice à l'intersection du désir de reconnaissance et du plaisir de se laisser glisser, par le biais de l'imagerie, dans l'espace entre les mots.

BLEU COBALT. Un bleu profond, qui rappelle le bleu des images sacrées, recouvre les deux murs d'un espace en retrait, situé au centre de la galerie. Sur l'un deux, des moulures et une poignée dorées simulent une porte. En face, une photographie monumentale d'une sculpture d'ange du Bernin envahit l'espace. Comme dans le très beau film de Wim

Wenders, *Les ailes du désir*, les anges de Christine Davis représentent à la fois le passage du temps et l'accumulation de l'histoire, la mort et le désir d'incarnation. Dans ce film splendide, les anges sont responsables de la fabrication de la mémoire historique par la cueillette des pensées humaines. Les anges de Wenders et de Davis ont en commun leurs voyages entre le profane et l'idéal. A l'instar du cinéaste allemand, la jeune artiste ne fait pas du réel une catégorie de l'idéal, mais une histoire dont la souplesse est envoûtante.

Cleave, une fissure à la logique de l'idéal, un passage au-delà de la convention du réel, la réunion de quelques notes d'une musique qui vient d'ailleurs.